

autant l'idée de progrès que l'idéologie de conservation, position contradictoire, source d'harmonie

plutôt que de dissonance "dès lors qu'elle est enserrée dans un espace et un temps soigneusement refermés sur eux-mêmes. On pourrait donc soutenir que l'espace public que le Canadien configure reprend certains des aspects formels du récit utopique, même si l'utopie du journal ne trouve jamais à s'agréger en un récit autonome..." (63)

Les six chapitres qui suivent illustrent et développent avec méthode et sérieux ce qui a été avancé dans l'introduction. Chaque lecteur y trouvera son compte, qu'il s'intéresse aux mouvements littéraires, aux sciences, à l'histoire, aux questions sociales ou, bien sûr, aux utopies.

Pierre Karch  
Université York

**Daniel Gagnon.** *Ozias Leduc. L'Ange de Correlieu.* Montréal, (Québec): XYZ éditeur. 1997. 170 pages.

Ce bel ouvrage est une biographie romancée du grand peintre québécois Ozias Leduc (1864-1955). L'auteur est romancier, nouvelliste et peintre; il a publié des études biographiques sur Jean-Paul Riopelle et le père Gerôme. Le sous-titre du livre, *l'Ange de Correlieu*, indique le but de l'auteur: raconter la vie et l'oeuvre de Leduc dans une optique idéaliste et poétique. On peut le constater de prime abord: ce récit envoûtant fait plonger le lecteur dans un monde à part, fait de rêves et de visions, où le peintre et son art prennent forme peu à peu de façon discrète et convaincante. Rappelons qu'Ozias Leduc, né à Saint-Hilaire, pas loin de Montréal, fils d'un pomiculteur-menuisier, fut élevé dans la foi catholique et l'amour de la terre; conservateur, traditionaliste, très croyant, il consacra sa longue vie à la peinture. Connus surtout pour ses nombreuses et magnifiques décorations d'églises - parmi lesquelles on doit mentionner l'église de Saint-Hilaire, la cathédrale de Saint-Hyacinthe, la chapelle de l'évêché de Sherbrooke, etc. — il peignit également des toiles de chevalet, des natures mortes, des portraits, des paysages à tendance symboliste. Certains critiques d'art l'ont nommé "le peintre des saisons de l'âme", et "un grand poète" (A. Laberge). Mené par la quête de la Beauté, Leduc puise son inspiration principale dans la Nature et particulièrement dans la montagne de Saint-Hilaire, qui domine son village natal. Au pied de cette montagne, pour laquelle il eut un vrai culte, il construisit son atelier qu'il nomma "Correlieu", ou "lieu de rencontre des amis". Là, le "sage" s'isola pour travailler mais souvent il y invita ses amis; là aussi il écrivit des poèmes romantiques. Son art, exquis mais énigmatique, provoqua des comparaisons avec celui de Georges de la Tour,

des Préraphaélites, de Maurice Denis, de Puvis de Chavannes et autres. Paul Gladu, dans son étude de Leduc, a suggéré une ressemblance avec Fantin-Latour. Généralement, les opinions critiques sur son art se divisent entre celles que soulignent les influences extérieures venant d'Europe, le considérant comme "moderniste" et celles qui, au contraire, le placent toujours parmi les traditionalistes.

Daniel Gagnon reflète plutôt l'évaluation de ces derniers; en effet, dans son ouvrage, il trace le portrait d'un maître-peintre assoiffé d'Idéal et de pureté, imbu de sa foi catholique, fortement ancré dans sa terre natale et attaché aux valeurs traditionnelles du "vieux Québec". Plusieurs des titres des chapitres se relient à ce portrait du peintre: "Il rêvait du ciel...", "Fond bleu semé d'étoiles d'or", etc. Enchevêtrés à l'histoire de la vie de Leduc sont le thème du souvenir, de l'amitié, de l'amour charnel et divin, de la Beauté et de la Nature toute-puissante. Ce qui frappe le plus le lecteur est l'atmosphère surnaturelle qui plane dans le récit, atmosphère chargée d'anges, de muses-déesse séduisantes, qui hantent et entraînent le peintre, mais aussi de démons qui le harcèlent de doutes et de tentations; le lecteur assiste aux périodes de découragement du peintre, à ses cauchemars et visions, à ses combats intérieures, aux affres de sa création artistique. On découvre un homme souvent tiraillé entre sa quête de pureté et d'idéal, ses valeurs spirituelles, son angélisme d'une part et sa sensualité, ses désirs de l'autre. Ces tourments le rendent plus véridique, plus humain.

Quelle est la structure de cet ouvrage? Divisé en onze chapitres courts, dont le dernier sert d'épilogue, le récit tourne autour des temps forts de la vie du peintre : l'unique voyage qu'il avait fait en Europe en 1897; les travaux de décoration de la chapelle privée de l'évêché de Sherbrooke (1922-1932), considérés comme le chef-d'oeuvre de sa peinture religieuse; la rencontre en 1921 avec Paul-Emile Borduas, peintre automatiste et auteur du *Refus global*, qui fut l'élève et disciple de Leduc; la rencontre avec l'abbé Olivier Maurault, ami, conseiller et protecteur du peintre; une triste histoire d'amour platonique avec un de ses modèles; des honneurs et distinctions accordés à Leduc, etc. A la fin de chaque chapitre on trouve des photos en noir et blanc de Leduc, de ses proches, de son village avec le mont Saint-Hilaire, de sa maison et de son atelier, le Correlieu. La narration, non-linéaire, se déroule à un rythme lent et contient de multiples retours en arrière et des digressions sur divers sujets qui renchérisse le récit. Des allusions à d'autres artistes, écrivains, poètes, et personnages bibliques parsèment le livre et font preuve de la vaste érudition de l'auteur. Les remarques et descriptions des oeuvres les plus célèbres de Leduc sont intéressantes et nuancées : il est question, par exemple, du portrait de l'abbé Maurault, d'*Erato, Muse de la forêt*, de *L'Heure mauve*, du *Crépuscule lunaire*, de *Neige dorée*, ces beaux paysages mystérieux, symbolistes. Mais, bien sûr, ce sont les remarques sur les peintures religieuses qui sont les plus approfondies, car elles tiennent la place d'honneur dans le livre et dans l'oeuvre de Leduc.. L'ouvrage entier baigne dans une lumière quasi-mystique, parfois crépusculaire, parfois lunaire qui, sous ses formes diverses, sert de leitmotiv dans le récit, de même qu'elle scintille dans les toiles du peintre. Quant au style de Gagnon, qu'il traite de sujets artistiques, de nature, d'amour, de foi, de démons ou de muses, il reste lyrique,

riche en métaphores et en comparaisons; les nombreux points de suspension prolongent les silences et l'air de mystère du récit. En fin d'ouvrage se situe une chronologie de la vie de Leduc et de son milieu, très utile, qui est accompagnée d'une liste des événements historiques saillants du Canada et du monde; une bibliographie sommaire complète l'ouvrage. Mentionnons enfin des notes en bas des pages qui consistent en citations tirées des écrits sur l'art de Leduc. Pour conclure, bien que cet ouvrage soit une réussite indéniable, on aurait souhaité y trouver deux ou trois exemples illustrés de ses oeuvres; on aurait aimé voir quelques propos sur le rôle qu'avait joué la photographie pour Leduc; finalement, une ou deux pages qui présentent ses liens avec d'autres peintres canadiens de l'époque, comme Suzor-Côté, Clarence Gagnon, J. W. Morrice, Homer Watson, ou le "Groupe des Sept", auraient augmenté nos connaissances et agrémenté le récit. Toutefois, cela dit, nous sommes reconnaissants à Daniel Gagnon de nous avoir fourni un récit émouvant, tout en demi-teintes et captivant de la vie de ce personnage attachant et hors-du-commun, de ce peintre de grand talent que fut Leduc, dont le Québec et le Canada peuvent s'enorgueillir. L'ouvrage est à recommander vivement à tous les spécialistes d'histoire de l'art canadien, mais aussi à tout lecteur intéressé par la découverte de vies exceptionnelles, racontées de façon poétique.

Palomba Paves-Yashinsky  
Université York

**Suzanne Crosta.** *Récits d'enfance antillaise*. Québec: GRELCA, Collection Essais, no 15, 1998. 209 p.

L'ouvrage de Suzanne Crosta intitulé *Récits d'enfance antillaise*, consiste en une analyse, organisée en quatre chapitres, de cinq récits d'enfance écrits par des auteurs antillais après la départementalisation de la Martinique et de la Guadeloupe: *Je suis martiniquaise* de Mayotte Capécia (1948), *La Rue Case-Nègres* de Joseph Zobel (1950; 1974), *Ti Jean L'horizon* de Simone Schwarz-Bart (1979), *Antan d'enfance* de Patrick Chamoiseau (1990) et *Ravines du devant-jour* de Raphaël Confiant (1993) - ces deux derniers récits étant traités dans le même chapitre. Ce choix de textes, constate Suzanne Crosta, n'est qu'un petit échantillon des très nombreux récits d'enfance — récits réels ou fictifs, biographiques ou autobiographiques dont la figure centrale est l'enfant — que compte la littérature antillaise de l'après-départementalisation. Se situant par rapport à la distinction proposée par Philippe Lejeune entre "écriture *sur* l'enfance", "écriture *pour* l'enfance" et "écriture *par* l'enfance", Suzanne Crosta précise que son étude porte principalement sur "la représentation de l'enfance et de sa mise en écriture dans un contexte culturel et géopolitique précis — celui des Antilles" (p. 4).

De ce point de vue le choix de récits *sur* l'enfance proposé par Suzanne Crosta est